

et par le secours du Diable boiteux de Mr. le Sage il suit toutes les chroniques de Turin les bonnes comme les mauvaises et si le bon et magnanime Louis XVI auroit (sic) invoqué un génie conservateur de son auguste diadème je n'aurois pas vu Paris si dépravé en mœurs en irréligion que je l'ai vu de mes yeux où le flambeau de la nouvelle philosophie étoit allumé dans les maisons des grands dans les caffés dans les cloîtres dans les places publiques et du bon ton pour ainsi dire dans toutes les maisons de cette vaste cité sur quoi je peux dire oh Rois si vous voulez être heureux il faut allumer un autre flambeau que celui que vous tenez près de vos sceptres la cire qui les forme est puante et la fumée qui en exhale va faire mourir vos augustes épouses vos enfants et votre peuple va être en proie d'une peste dangereuse et epouvantable. »

Merjai trouvait les gens de Turin très polis et très aimables à l'égard des étrangers. La visite d'un couvent de capucins lui inspira cette réflexion désabusée : « J'almerai mieux mourir frère capucin dans ce charmant héritage sans pain et sans argent que dans un palais de Turin au milieu des richesses qui sont plaquées sur leurs murs avec une table chargée de mets et de vin avec une conscience chargée de crimes, d'injustices, de fraudes, de malices, d'impudicité, de gourmandise, d'avarice et de paresse. » En sortant de l'église, il fut accosté par un jeune religieux qui lui demanda en latin où il allait. Sur la réponse de Merjai qu'il désirait voir la vénerie royale, le moine l'y accompagna et lui dit ensuite qu'il serait fort content de voir un Français lui servir la messe, à quoi le Luxembourgeois consentit volontiers. Le religieux l'invita alors à déjeuner. Quand les moines et les domestiques de la maison virent l'étranger au chapeau à cocarde blanche et à plumets, ils lui prodiguèrent les politesses ; une servante lui servit au réfectoire de l'excellent vin, du délicieux fromage de Parme avec du pain et du beurre sur une assiette de porcelaine. Merjai affectionnait particulièrement les petites guingettes où l'on servait du bon vin avec de la saucisse de Bologne.

Le jour de la Fête-Dieu, Boudet invita son ami luxembourgeois à l'accompagner à Milan, puisqu'une dame de sa connaissance se ferait un plaisir de les accueillir tous deux. Merjai connaissait par l'étude des œuvres de BERTHOLET les origines de cette fête ; s'étant levé à 5 heures du matin, il se présenta chez le concierge des théatins pour lui demander un confesseur sachant le français. Le bon religieux était fort étonné de voir un militaire français lui demander ce service ; le Luxembourgeois lui confessa consciencieusement ses fredaines amoureuses de Mannheim, le confesseur qui semblait avoir une grande expérience des faiblesses du cœur humain lui recommanda instamment d'épouser sa chère Charlotte le plus tôt possible. La magnifique procession à laquelle assista toute la famille royale lui fit toutefois moins d'impression que celle qu'il avait vue dans sa ville natale à l'occasion du jubilé de Notre-Dame.

Samedi le 21 juin à 3 heures du matin, Boudet et Merjai quittèrent Turin dans une voiture de louage fort commode pour aller à Milan par